

Barreau H.

1829



DISCOURS

PRONONCE

A LA DISTRIBUTION SOLENNELLE

DES PRIX,

le 20 août 1829,

par H. Barreau,

DOCTEUR ÈS-LETTRES ET EN PHILOSOPHIE, PROFESSEUR DE
GÉOMÉTRIE ET DE LITTÉRATURE FRANÇAISE A L'ATHÉNÉE
ROYAL DE LUXEMBOURG.

Messieurs,

LA LITTÉRATURE est un besoin de l'esprit
humain. Nos facultés intellectuelles ne peu-
vent rester inactives ; il faut qu'elles pro-
duisent sans cesse, et les belles lettres sont

pour elles, un moyen d'activité et d'épanchement. Elles font partie de la vie morale et spirituelle de l'homme, à laquelle il ne pourrait pas plus se soustraire qu'aux loix physiques qui gouvernent ses sens. Mais cette vie morale se diversifie, selon la différence des goûts individuels. Chez les uns, elle s'annonce par l'énergie d'une âme forte, toujours prête à combattre l'injustice et le crime : de là naît l'éloquence de la tribune et du barreau, où l'innocence et les libertés publiques trouvent des voix courageuses, pour les défendre contre le despotisme et l'oppression. Chez les autres, elle se manifeste par la puissance de l'imagination, qui va chercher, dans un monde idéal ou dans la vie réelle, des scènes, où viennent se peindre les passions, les écarts, la vertu et les ridicules des hommes, et alors s'élève le théâtre,

où nous allons chercher tour à tour les émotions de la joie et de la tristesse. Quelquefois c'est l'élan de l'admiration ou de l'enthousiasme de la vertu, qui dans la poésie lyrique, chante la gloire des héros ou des bienfaiteurs de l'humanité. Souvent aussi ce sont les images douces et riantes de la terre, qui remplissent notre âme d'un charme secret, que nous épanchons dans l'idylle, en peignant le cristal des ruisseaux, l'émail des prairies, les mœurs naïves des champs et la nature avec toutes ses harmonies et sa fraîcheur. Les hautes et sublimes contemplations de la philosophie, la vérité exprimée sans détour dans les pages de l'histoire, ou couverte d'un voile ingénieux dans l'apologue, tout enfin, jusqu'aux bizarreries et aux caprices de l'imagination dans le genre romantique, n'est autre chose que

l'accomplissement des destinées de l'esprit humain, animant de sa vie le vaste champ de la littérature.

La société reçoit donc des belles lettres un nouveau degré de splendeur et un nouveau moyen de force et d'accroissement: car les sociétés ne sont que la réunion de toutes les intelligences individuelles, qu'un centre d'unité, dans lequel viennent se confondre tous les genres de gloire et de perfectionnement. Elles s'embellissent, elles se développent, en proportion du mérite des membres qui les composent. Les sociétés peuvent exister sans littérature; mais comme les individus, elles sont perfectibles, et privées, sans les belles lettres, d'une portion de leur vie morale, elles restent imparfaites, et ne reçoivent pas le couronnement de leur existence et de leur vocation.

Mais rien n'est isolé dans l'ordre général des choses. Aussi, Messieurs, par cela même que la littérature est un besoin de l'esprit humain, par cela même qu'elle fait partie de l'existence intellectuelle des peuples, elle doit exercer une puissante influence sur les autres principes constitutifs de la société, et vient naturellement s'allier à la religion, à la morale, à la prospérité des gouvernemens. La littérature, par une suite d'émotions, tantôt douces et tranquilles, tantôt sublimes et profondes, entretient en nous les goûts purs et spirituels de la raison, nous arrache à l'instinct habituel de notre égoïsme, et double le sentiment de notre existence et de nos forces morales. Lorsque par la pensée ou par l'intelligence, nous avons pu nous élever au-dessus de notre sphère ordinaire, lors-

que notre âme a été émue par la pitié ou par l'admiration, nous sommes devenus meilleurs; nous nous sommes, à notre insu, approchés de ce type de perfection, que Dieu semble avoir placé au-dessus de nous, pour conserver à nos pensées leur obliquité naturelle vers le ciel. Il y a, dans les émotions que nous causent les belles lettres, quelque chose qui ressemble au sentiment de la morale et de la religion : car qu'est-ce que la morale? n'est-ce pas l'amour du bien, la conscience du vrai et du juste? qu'est-ce que la religion? n'est-ce pas l'intelligence d'un être infini, et l'élévation de notre âme vers tout ce qui est grand et sublime? eh bien! cette conscience du vrai, qui la purifie? ce sentiment de la divinité, qui l'entretient? l'étude de la littérature. Voyez le moment où l'homme de lettres

médite et invente : comme il s'élève au-dessus du néant des choses humaines ! quel feu divin anime et embrase son âme ! quand est-il jamais plus innocent, plus pur, plus religieux ? alors qu'il est tout entier à la divinité qui se manifeste à lui par le sentiment du beau, qu'on lui présente la vertu, et vous verrez qu'il se jettera vers elle avec transport. Son âme élevée au-dessus de son état habituel, et fortement émue par les secousses divines qu'elle vient d'éprouver, a besoin de s'épancher sur tout ce qui est grand et sublime, et si dans ce moment des idées de religion et de vertu se présentent à lui, il les saisira avec délices, et répandra sur elles tout le charme mystérieux dont il est encore pénétré. Ah, Messieurs, si l'homme est jamais près du ciel, n'est-ce pas quand par les émotions

de son esprit et de son cœur, il a été arraché à l'empire des sens, et élevé, pour ainsi dire, au-dessus de la matière, où réside l'erreur avec tous les vices! ainsi nous voyons la littérature s'allier à la morale pour l'éclairer, à la religion pour la soutenir, et favoriser par son influence ces deux grandes causes de la prospérité des gouvernemens.

Chaque individu, comme homme, obéit à l'impulsion de ses goûts et de son génie particulier, et comme citoyen, consacre à la patrie son genre de talent et de mérite. Les uns observent les mœurs, les habitudes de leurs concitoyens, et appliquent, à leurs besoins, des loix qui dérivent de la nature même des hommes et des choses. Les autres étudient les ressorts secrets qui font mouvoir les sociétés, le concours de tant de passions

différentes, qu'il faut réunir dans un centre d'unité, les rapports qui lient les individus aux individus et les peuples aux peuples, et leur génie s'applique ensuite à la vaste administration des affaires publiques. Eh bien ! les belles lettres viennent encore jeter un nouveau jour sur leurs études compliquées. Elles donnent à leurs pensées plus de finesse, à leur intelligence plus de facilité, à leur imagination plus de vivacité et plus de grâce, et comme l'esprit emprunte son éclat des qualités du cœur, la littérature, en faisant descendre dans leur âme le sentiment du beau, donne un nouveau degré d'énergie à toutes leurs facultés intellectuelles ; et conserve en eux cette chaleur de sentiment indispensable à ceux qui veulent gouverner les hommes.

Et quand bien même les belles lettres

ne seraient pour eux qu'un délassement dans leurs travaux, quels services ne leur rendraient-elles pas encore? elles reposent doucement leur esprit fatigué des abstractions de la philosophie et de la politique. Combien de législateurs, d'hommes d'état, de princes ont trouvé, dans les pages des grands écrivains, une récréation aussi utile qu'innocente! combien de fois, émus par l'éloquence des orateurs ou par l'imagination des poètes, n'ont-ils pas senti couler leurs larmes et emporté de la solitude, où ils étaient venus jouir du commerce des muses, plus d'élévation dans l'âme, plus de sensibilité dans le cœur! Le guerrier lui-même, loin de l'agitation des camps et du bruit des armes, se met sous la protection paisible des lettres; il les appelle dans sa retraite, pour embellir les derniers momens d'une vie qu'il a

consacrée à la défense de son pays. Il me semble voir un de ces héros qui ont étonné le monde par leur valeur, retiré dans la solitude, où l'ont jeté les discordes civiles ou l'ingratitude des hommes. D'un côté, l'image de la patrie se présente à lui, escortée de toute la gloire dont il l'a environnée. De l'autre, les muses s'empres- sent d'écarter de son esprit les souvenirs qui pourraient l'attrister, et mêlent des fleurs aux lauriers qui couronnent son front. Lui-même s'abandonne quelquefois à leur douce séduction, et nous montre, comme ce héros de l'antiquité, que, s'il a su vaincre, il sait aussi raconter ses exploits.

Ainsi, Messieurs, considérées comme ornement de la vie, les lettres sont encore d'un grand secours aux individus et aux peuples. Elles se mêlent à notre existence tout entière, entourent notre

berceau, nous accompagnent dans le pèlerinage de la vie, et viennent aussi verser des larmes sur notre tombe. Elles unissent les devoirs aux vertus, les intérêts individuels aux intérêts généraux, fortifient, par un charme invisible, tous les élémens de la société; parce qu'il existe une dépendance secrète entre les principes qui fondent l'ordre social, et tout ce qui peut l'embellir.

C'est une vérité qui nous est démontrée par l'expérience de tous les âges. Jetez les yeux sur les premières sociétés du monde. Qu'eut été la Grèce sans les belles lettres? Par quel souvenir vit elle encore principalement dans l'esprit des hommes? par celui de sa littérature. Elle nous apparaît presque tout entière, dans le génie de ses grands écrivains, représentans de toute sa puissance et de toute sa gloire. Et ce sont eux, en effet, qui l'ont placée

si haut sur l'échelle de la civilisation et des pouvoirs humains. Voyez un Homère réveillant l'amour de la patrie, en transmettant à la reconnaissance des Grecs le nom et les exploits des premiers fondateurs de leurs sociétés! Un Pindare animant de sa lyre toutes les vertus civiles et l'ardeur des guerriers, qui se pressent dans la lice, pour déployer aux yeux de leurs concitoyens leur force et leur adresse, qu'ils feront servir, un jour, à la défense de la patrie! Que demandent-ils pour récompense de leurs peines? un chant du grand poëte, qui doit confier leur nom à la posterité. Quel est ce concours immense de citoyens de tout âge, de toute condition, assemblés dans cette enceinte? c'est la Grèce, qui vient écouter les récits d'Hérodote. Que d'ardeur, que d'émulation allumée par la lecture de ces hauts

faits de la nation! que de vertus publiques et privées elle doit avoir excitées chez un peuple, où l'orgueil national semblait être un des plus puissans élémens de prospérité! plus loin, c'est Eschyle, Sophocle, Euripide déployant toutes les richesses de leur imagination, pour faire détester le vice et chérir la vertu. Par leur art, les solennités dramatiques deviennent autant de fêtes patriotiques, autant de cérémonies religieuses, autant de leçons de sagesse; et en associant ainsi le théâtre au Gouvernement, à la morale, à la religion, les Grecs offrent l'étonnant exemple d'un grand peuple conduit à la vertu par l'attrait du plaisir.

On pourrait croire que la littérature n'a exercé une si grande influence dans la Grèce, qu'à cause du génie particulier de ce peuple, qui ne vivait, pour ainsi

dire, que d'imagination. Non, Messieurs. Un principe n'est soumis ni à l'action des temps, ni à l'action des hommes. La littérature, véhicule éternel du développement moral des individus et des peuples, présentera partout les mêmes effets, soit qu'elle assiste à la naissance des nations, soit qu'elle les prenne à leur adolescence ou à leur vieillesse. Pendant les six premiers siècles de sa durée, Rome avait donné de grands exemples de courage et de patriotisme; mais la vertu romaine avait quelque chose de farouche et de sauvage. L'amour de la patrie était poussé jusqu'au fanatisme. Les Romains, pour être citoyens, oubliaient souvent qu'ils étaient hommes. Rome n'a vraiment reçu ce grand développement, qui en a fait la première nation du monde, que quand les belles lettres eurent accès dans la

république. Elles tempérèrent la rudesse de leur éducation guerrière. L'amour du bien public fut mieux entendu. Les vertus publiques et privées reçurent, de la littérature grecque, ce charme qui les fait aimer. Rome n'a senti toute sa dignité que quand la voix de Cicéron eut éclairé les consciences, du haut de la tribune, que quand Virgile eut fait résonner les bois de Mantoue, des sons de la lyre latine, que quand Horace, Tite-Live et tous les autres grands génies de l'Italie eurent adouci les mœurs de la nation, et jeté sur elle cette illustration que n'avait pu lui donner toute sa puissance militaire. C'est alors qu'héritière de tous les genres de gloire des autres peuples, elle commença à étendre si loin sa domination et à régner, en souveraine, sur le reste du monde, dont elle reculait les bornes par

ses conquêtes, tout en l'inondant de ses lumières.

Lorsqu'à la chute du colosse romain, la barbarie eut envahi le monde, lorsque toutes les pensées généreuses, toutes les affections primitives allaient s'effacer, ce sont encore les belles lettres qui conservèrent l'étincelle du feu sacré. Elles furent les dépositaires de la civilisation, et retirées dans la solitude et le silence des cloîtres, elles apportèrent, jusqu'à nous, la tradition du beau moral perdu dans le reste de l'univers.

M'arrêterai-je, Messieurs, à vous peindre l'heureuse influence des lettres sur les sociétés modernes? Charlemagne les appelant, pour lutter avec plus de succès contre la barbarie? Laurent de Médicis recueillant les muses exilées de l'Orient, leur antique patrie, pour les associer à

la prospérité de la république de Florence? François I^{er}. les faisant monter avec lui sur le trône, pour corriger la rudesse des temps de la féodalité et les mœurs licencieuses de la chevalerie? Louis XIV leur confiant la splendeur de sa couronne, et leur ouvrant, autour de lui, un sanctuaire, où viennent se réunir tous les talens et toutes les vertus sociales? j'attirerai préférablement vos regards sur cette période de temps, qui a suivi la mort de ce grand Prince. L'ardeur éveillée par les prodiges de son règne, ne trouvait plus d'aliment sous le gouvernement de la régence; mais le mouvement communiqué aux esprits ne pouvait s'arrêter. Le despotisme précaire des dernières années du règne de Louis XV n'avait pas assez de noblesse, pour remplir ce besoin d'activité. Alors le peuple se tourna vers lui-même, et se demanda

s'il ne pouvait pas être quelque chose sans ses princes. Cette réflexion, ce calcul, cette grande conquête, faite par les esprits sur la souveraineté absolue des Rois', enfanta bien des idées nouvelles. Les lettres s'en emparent, les développent; font voir aux hommes ce qu'ils sont en eux-mêmes, leur révèlent leur propre dignité, font jaillir une infinité de lumières et de vérités nouvelles. Le théâtre, la tribune, la poésie les proclament sous mille formes différentes, les gravent dans l'imagination, les font descendre dans les consciences, et préparent la régénération sociale. Les lettres ont donc été une des causes les plus efficaces de cette grande révolution dont nous sentons encore aujourd'hui les secousses, et dont nous bénissons les effets, tout en déplorant les moyens qui les ont produits. Je puis bien parler de cette

dignité personnelle rendue aux peuples par l'influence des lettres, sous un Roi qui met tous ses soins à l'appeler dans le cœur de ses concitoyens. Salut, Prince auguste! on ne doit pas d'éloges à la Majesté qui environne ton trône: en-a-t'-elle besoin? je me contente, en passant, de saluer ton image, et de déposer à ses pieds l'hommage de mon respect et de ma reconnaissance.

Ainsi, Messieurs, dans tous les temps, sous toutes les formes de gouvernement, la littérature a favorisé les progrès de la civilisation: et comme tout s'enchaîne dans l'ordre social, le développement intellectuel des peuples a avancé leur développement moral et contribué à leur agrandissement sur la terre. D'où vient donc cette puissance incontestable des lettres? Messieurs, il n'est pas d'effet sans cause.

Je le répète : c'est que les lettres sont un besoin de l'esprit humain. C'est qu'elles sont une des puissances morales qui constituent les sociétés. Sans la littérature, des siècles privilégiés pourraient bien offrir quelques genres d'illustration, mais ils n'auraient pas, comme quand ils ont reçu, par les lettres, un développement complet, ce cortège de vertus et de grands hommes, avec lequel ils vont majestueusement à l'immortalité.

Il est donc dans l'intérêt des gouvernements de ne pas affaiblir une étude, qui tient à la prospérité des sociétés, et le seul moyen d'y parvenir, est de favoriser la science de l'antiquité, la connaissance des langues anciennes. Laissons de côté le nom des grands écrivains de Rome et de la Grèce, et les ouvrages immortels qu'ils ont produits. La gloire et le respect

des siècles qui les environnent, pourraient imposer à notre impartialité. N'examinons que les choses. Le langage est l'expression de la pensée, la manifestation de notre nature intime, en un mot, le plus puissant moyen de développer notre intelligence. La langue qui pourra le mieux exprimer toutes les nuances de nos idées, sera celle qui parviendra le plus facilement à ce but. Personne, sous ce rapport, ne peut contester aux langues anciennes, la supériorité qu'elles ont sur toutes celles qui nous sont connues. Fécondité, finesse, coloris, douceur, énergie, tout se trouve réuni dans ces langues qui seront éternellement celles du goût et de l'imagination. Puisque les idées ne se présentent à nous qu'avec le secours des mots, quelle ressource, pour celui qui veut parcourir la carrière des lettres, que la connaissance

des langues anciennes, dont les expressions, présentant une grande variété d'acception, nous permettent d'envisager et d'exprimer nos pensées sous beaucoup de formes diverses. Le style qui tient plus aux idées qu'on ne le croit communément, recevra donc de cette étude plus de souplesse, et notre propre idiome, plus docile à notre pensée, contribuera plus facilement aux progrès de notre intelligence. Car ne croyez pas que cette lutte continuelle contre les difficultés des langues anciennes, soit sans utilité pour nous : nous reportons, comme par instinct, dans notre langue maternelle, ces heureuses habitudes de conception, que nous avons contractées, dans les premières opérations de notre esprit ; et nous avons acquis, sans nous en douter, un grand fonds de ressources, dans une étude qui paraît être

au premier abord, circonscrite dans le simple exercice de la mémoire, mais qui nous conduit, par un résultat naturel et nécessaire à la culture des plus hautes facultés de l'esprit. C'est envain que vous chercheriez les mêmes avantages dans l'étude des langues modernes. Plus abstraites, plus philosophiques, elles vous seront d'un grand secours, quand votre raison et votre jugement seront plus formés, mais elles favorisent moins le développement de l'imagination, qui semble caractériser plus particulièrement la jeunesse.

Il faudrait d'ailleurs, sans les langues anciennes, renoncer à la connaissance de l'antiquité, qui ne se révélerait plus à nous avec autant de force et de vérité. Dans le langage passe une partie des mœurs et de l'individualité des nations.

En effet, Messieurs, l'organisation des peuples, la forme de leur gouvernement, le climat même, cette cause toujours cachée et toujours active, exercent une grande influence sur le caractère des langues, expression de notre nature intime. Plus cette nature sera développée et perfectionnée, plus le langage le sera à son tour. Mais cette belle terre de la Grèce, ornée de toutes les magnificences de la nature, où les muses et les Dieux de l'Olympe avaient fixé leur séjour; ce sol de la liberté, où toutes les formes de gouvernement étaient admises, tous les genres de talens cultivés, tous les exercices de l'esprit et du corps encouragés par des récompenses publiques, avait permis à la nature humaine de se développer tout entière; de se présenter sous toutes ses faces, dans tous ses accidens;

et la littérature des grecs, recueillant tous ces genres de grâce, de beauté, de développement, est le type le plus parfait de la perfection. La langue des Grecs et celle des Romains, héritiers immédiats de leur gloire littéraire, est l'expression la plus vraie de la littérature de ces deux peuples. C'est toujours là qu'il faudra aller chercher l'image heureuse de la pensée, l'expression du beau idéal. C'est toujours là qu'il faudra aller étudier cette harmonie du langage, musique délicieuse de l'âme, par laquelle nous rendons la nature, avec toutes les impressions qu'elle produit en nous. Les Gouvernemens ne doivent donc rien négliger pour favoriser l'étude de ces langues, qui sont comme de grands monumens, où l'antiquité tout entière est représentée. Mais si elles sont nécessaires au littérateur, il faut aussi du

temps pour les approfondir. Laissez, d'un côté, le charlatanisme vous promettre, en quelques mois, des succès, qui ne peuvent être que le fruit du travail et de la réflexion : le génie d'une langue ne se devine pas ; l'habitude seule nous le rend familier, et l'identifie avec notre manière de voir et de sentir. Laissez, d'un autre côté, les déclamations de l'ignorance contre l'utilité des langues anciennes : elles ressemblent à la fureur impuissante de ces barbares, qui insultaient aux Dieux étrangers qu'ils ne connaissaient pas. Croyez qu'elles sont utiles ces langues dont l'étude favorise les progrès de la littérature et, par cela même, ceux de la perfectibilité sociale.

J'entends souvent répéter, pour décrier les belles lettres, qu'elles n'ont qu'un siècle, et qu'une fois qu'elles ont jeté leur éclat

chez un peuple, elles disparaissent pour faire place à d'autres besoins. Messieurs, une vérité est éternelle. Si les belles lettres sont un besoin des peuples, elles sont de tous les temps. L'histoire, il est vrai, ne nous offre, jusqu'à ce jour, que trois siècles ornés de tous les genres d'illustration littéraire; mais n'en cherchez la cause que dans les évènements, qui ont précédé et suivi ces siècles. La littérature, comme tous les autres élémens de vie et de prospérité des nations, n'a de durée, qu'autant que ces sociétés ont une existence à elles. Que devient la Grèce, après avoir produit tous ses grands hommes? les rivalités, les dissensions civiles étouffent l'amour de la patrie, font entrer l'égoïsme dans les cœurs, détruisent insensiblement cette conscience de nationalité qui fait la force des empires. Du fond de la

Macédoine s'élève une ambition naissante, contre laquelle les Grecs n'ont pas le courage de défendre leur indépendance, et bientôt ils suivent, en esclaves, le char de triomphe du fils de Philippe, jusqu'à ce qu'une puissance nouvelle eût enchaîné vainqueurs et vaincus à ses destinées. Dès lors la Grèce ne fut plus qu'une province romaine, et en cessant d'être nation, elle vit disparaître sa littérature, avec tous les autres besoins de son existence sociale. La littérature romaine eut le même sort après le siècle d'Auguste. Elle avait jeté, par le génie des grands écrivains de cette époque, une vive lumière, qui fut encore reflétée pendant quelque temps, par des esprits d'un ordre inférieur, mais qui s'éteignit bientôt dans les factions, qui déchiraient le sein de l'empire. Rome divisée dans sa puissance,

envahie de tous côtés par des flots de barbares, qui venaient reconquérir leurs dépouilles et leur liberté, ne pouvait plus tenir le sceptre du monde, qui s'échappa de ses mains débiles, pour passer entre celles des peuples mêmes qu'elle avait vaincus; et la littérature de Rome disparut avec l'existence de la société Romaine. La décadence des grands peuples de l'antiquité suivit de près l'état florissant de leur civilisation; voilà pourquoi leur littérature n'a brillé qu'une fois. La même chose n'est pas à craindre pour nous. La littérature moderne a bien eu un grand siècle, mais nous vivons encore. La plupart des sociétés Européennes, régénérées dans leurs principes constitutifs, sont entrées dans une nouvelle ère politique et morale, et les pouvoirs des nations, bien mieux balancés que dans l'antiquité, où un seul

peuple menaçait toujours d'envahir le reste du monde, promettent à l'existence de ces sociétés une durée bien plus longue et bien plus certaine. De nouvelles idées, de nouvelles mœurs se manifestent de toutes parts, et la littérature, exprimant encore le caractère de notre époque, peut jeter un nouveau lustre sur la civilisation de nos jours.

Quelle est donc l'inconséquence de ceux, qui en affaiblissant l'étude des belles lettres, croient consulter les intérêts de la société, dont ils détruisent l'ornement et l'un des soutiens les plus puissans. Chaque siècle a ses besoins, je le sais. Le notre est essentiellement productif. Eh bien! que sous la protection des gouvernemens, le commerce déploye toutes ses richesses. Que l'industrie reçoive, de l'application des sciences, tous les développemens dont

elle est susceptible. Mais ne doit-on pas compter aussi la littérature, au nombre des plus nobles productions de la puissance humaine? n'a-t-il rien produit, non seulement celui, qui par ses écrits a éclairé les hommes, mais celui même, qui par le seul sentiment du beau réveillé en lui par l'étude des lettres, a donné à son esprit plus de vigueur, à son âme plus d'énergie et de vertu, et qui, en améliorant son être, a contribué à l'amélioration de la société, dont le développement dépend de celui de toutes les intelligences individuelles? N'est-il donc de productions que celles qui sortent de la matière morte et inanimée? Il faut songer aussi qu'au-dessus de la terre, il existe un autre ordre de choses, dont les productions sont tout aussi positives que celles d'ici-bas, et tout aussi nécessaires au

maintien des sociétés. L'industrie elle-même, qu'on croit favoriser, en affaiblissant l'étude des lettres, doit bien plus qu'on ne le pense, à ce grand mouvement, communiqué aux esprits par la littérature. Il n'est pas, dans l'ordre social, de prospérité isolée. Tous les genres de succès s'enchaînent et se fortifient, et l'industrie, quoique sans contact direct avec la littérature, s'éclaire pourtant à ce grand foyer de lumières qui l'entourent, et dont les belles lettres entretiennent le feu sacré.

L'esprit humain n'éprouve pas toujours les mêmes besoins. Tel homme ne trouve de jouissance que dans les abstractions de la science, et dans leur application aux arts industriels; tel autre aussi n'en voit que dans l'étude de la littérature. Bien des peines, bien des maux se sont éteints dans le commerce des sciences : mais

ces cœurs sensibles que la persécution a aigris, et qui n'ont plus de consolation que dans les lettres, comment adoucir leur douleur? ces esprits faciles qui naissent avec le sentiment du beau, ces imaginations vives, qui ont besoin de s'élever au-dessus des conceptions ordinaires des autres hommes, ces âmes ardentes, émues sans cesse par je ne sais quoi de grand qui les agite et les tourmente, comment occuper leur ardeur? comment remplir ce vide, ce besoin d'activité qu'elles éprouvent? sait-on ce que pourraient produire de funeste tant de passions oisives et tant d'énergie réprimée? Sait-on combien il serait près de s'ouvrir au crime, le cœur impétueux, qui se serait ouvert à l'ennui, en se trouvant privé, sans les lettres, d'un de ses plus nécessaires et de ses plus doux moyens de vie et d'épanchement?

Messieurs, voici grandir une génération dont l'éducation a commencé avec la lance et le bouclier d'Achille ! Si vous voulez corriger en elle cet esprit d'inquiétude, qui naît des longues agitations militaires, gardez-vous de diminuer le goût de la littérature ! Les belles lettres, par une suite d'émotions douces et sublimes, rappelleront dans le cœur de la jeunesse, le sentiment du beau, qui s'affaiblit toujours chez les peuples après les grands évènements politiques. Quel service elles rendront surtout à l'éducation de nos enfans, appelés à déployer toutes leurs facultés intellectuelles, dans la carrière constitutionnelle qu'ils ont à parcourir !

Le gouvernement de Guillaume I^{er}. a bien senti cette vérité, et en favorisant tous les genres d'industrie, il n'a pas oublié la littérature, convaincu qu'elle

serait toute-puissante, dans un temps, où les études abstraites et spéculatives ont besoin d'être balancées par les arts de l'imagination, pour que la société conserve cet équilibre intellectuel, sans lequel elle périrait bientôt. Aussi le voyez-vous, de tous côtés, entourer de sa bienveillance, les asiles, où la jeunesse vient se former à tous les genres de gloire utile. Au moment qu'il s'occupe d'introduire, dans nos écoles, les améliorations demandées par le temps, espérons qu'il saura maintenir sa plus belle prérogative, son droit le plus sacré, celui d'une sage autorité sur l'éducation de la jeunesse.

Pères de famille, livrez avec confiance vos enfans, à la protection du plus sage des Rois ! En répandant les lumières dans les villes et dans les campagnes, il vous a assez montré, que sa seule intention

était de donner à la nation, des citoyens vertueux et éclairés. Ne confondez pas cette éducation civile, où aucune autre influence que celle de sa propre conscience, ne doit guider le jeune homme qui paraît sur la scène du monde, avec celle, où se contentant de donner à vos fils les élémens de toutes les connaissances utiles, le gouvernement les prend sous sa tutelle, pour éloigner d'eux tout ce qui pourrait égarer leur raison ou corrompre leur cœur. Refuser ce droit au gouvernement, serait abaisser le rang, qu'il doit occuper dans la nation, en lui ôtant la part d'autorité, que comme pouvoir conservateur de la société, il doit aussi exercer sur l'éducation des enfans de la grande famille belge. Sans doute, Messieurs, les droits qui dérivent de la puissance paternelle sont sacrés, C'est un principe révélé

à toute conscience, par les premières idées de la morale et de la raison ; mais ces droits ne sont pas absolus dans la société ; ils sont soumis à bien des lois qui les restreignent. Si vous êtes pères de famille, vous êtes aussi citoyens, et vous devez remettre une partie de votre autorité, à une autorité plus grande encore, à celle de la patrie.

Jeunes élèves, qui avez commencé, sous la sauve-garde du gouvernement, des études que vous ferez servir un jour à la gloire de votre pays, montrez toujours par votre conduite, que la surveillance de l'autorité publique n'étouffe pas les qualités, qui font les bons citoyens. Vous allez encore, en quittant le seuil de cette enceinte, où votre enfance a été instruite, perfectionner vos connaissances, dans des établissemens, que Guillaume I^{er}. entoure

de sa royale protection : profitez avec reconnaissance de tous les genres d'instruction, qu'il offre a votre studieuse avidité. Mais tout en vous livrant au goût qui vous domine, ne renoncez jamais à l'étude de la littérature. Les belles lettres aplaniront bien des obstacles que vous rencontrerez sur la route, où vous aura appelés votre vocation particulière. Elles apporteront le bonheur ou la gloire dans votre existence individuelle, et concourront aussi à embellir l'offrande, que chacun de vous, comme citoyen, doit déposer un jour sur l'autel de la patrie.



A LUXEMBOURG,
CHEZ SCHMIT-BRUCK, IMPRIM.-LIBR. DE L'ATHÉNÉE ROYAL.

